



JEANNE D'ARC

Scène dramatique.

Par Charles Grandmougin.

- Jeanne, m'a dit mon père, où t'en vas-tu toujours ?
Personne à Domremy ne court dans la prairie,
La Meuse est débordée et roule à grands bruits sourds ;
Là-haut, la violette est loin d'être fleurie,
L'herbe est rousse, le vent est froid, les jours sont courts.
Jeanne, m'a dit mon père, où t'en vas-tu toujours ?...

Mon père ne peut pas comprendre à quoi je songe.
Soit dit sans l'offenser, il ne pense qu'aux champs,
Et pourtant notre France est en proie aux méchants,
Les Anglais sont partout comme un mal qui la ronge
Et la défaite au cœur du pays se prolonge !...
Mais il faut que les gens affrontent male mort
Pour prendre seulement en souci leur défense ;
Et depuis que l'Anglais maudit nous fait offense
Ils subissent tout sans remord !

(Elle s'avance dans la campagne).

Quelle bise !... Le vent est froid sur mes épaules !
Nul chariot, ce soir, dans les chemins pierreux.
Dans les prés inondés, aussi gris que les cieux,
Se mirent tristement les squelettes des saules...

(Cloches lointaines).

... Des cloches, tout là-bas, ont sonné lentement.
Dans leurs sons affaiblis éclot une prière...
Malgré la bise dure et le ciel inclément,
Je sens dans mon esprit une étrange lumière !

Vers ma chère fontaine et vers le bois chesnu
Allons ! tout est désert ! tout est muet... Personne...
Un corbeau qui croasse ! un buisson qui frissonne...
C'est un charme pourtant que ce sentier connu
Et ce bois embrumé que l'hiver à fait nu...

Et ces cloches toujours !... ces cloches solennelles !...
Leurs voix autour de moi passent pieusement...
Au loin c'est le seul bruit de ce pays dormant ;
Il semble qu'elles m'ont parlé !... Que disent-elles ?

(Très recueillie).

De prier chaque jour Celui
D'où nous viennent joie et justice
Et qui veut que l'on compatisse
Aux grandes misères d'autrui !

Ah ! vous le savez, notre Père,
Vos fidèles Français ont des droits à venger,
Tout cœur de bonne race en votre grâce espère,
Pour chasser hors d'ici l'impie et l'étranger !

(Mystérieuse).

Quelle sera la main à toutes préférée
Pour cette œuvre de haut vouloir ?...
Des vieux ont dit souvent qu'une vierge ignorée
Du pays écrasé rénoverait l'espoir !
J'ai bien songé...

(Les cloches diminuent).

Mais dans la plaine somnolente
Les cloches du pays ont des chants plus éteints ;
Leur plainte, plus douce et plus lente,
Semble déjà mourir en paix dans les lointains.

(On entend des tocsins au loin).

Non ! pourtant ; et voici que leur voix se réveille...
Elle ne dit plus de prier...
Les tintements pressés qui frappent mon oreille
Sont un signal !... Je vois des feux !... J'entends crier !...
Le vent m'apporte ici des rumeurs incertaines,
Je reconnais le son lugubre des tocsins ;
Et par vous notre sang va rougir nos fontaines,
Farouches Armagnacs ! Bourguignons assassins !
Fléaux de mon pays, ravagé par vos haines !

O douce France en pleurs, ne puis-je rien pour toi !
... Quelque chose à présent me dit que je suis née
Pour une grande destinée
Et que dans des douleurs sans fin naîtra ma foi !
Je suis seule - et pourtant il semble qu'on m'appelle.

(Les voix des saintes très vagues).

Non ! dans des brouillards bleus les forêts sans oiseaux
Se reposent. Partout, la seule voix réelle
Est celle des tocsins mêlés aux grandes eaux...

(Les voix plus proches).

Mais... c'est bien moi qu'on nomme... ici près... comme en rêve !...
Et dans le crépuscule une blanche clarté
Au milieu des vergers sans feuillage s'élève...
... Je ne me trompais pas quand j'avais écouté !
Une lumière d'or m'entoure et m'illumine !
Je vois, je reconnais la phalange divine
Qui glisse jusqu'à moi des profondeurs du ciel ;
O sainte Marguerite ! ô sainte Catherine !
O bel archange saint Michel !
L'éclat du paradis brille sur ton armure !...
- Et vous, ô mes saintes ! Mes yeux
Demeurent éblouis de vos corps radieux...
Pour rester devant vous ainsi, suis-je assez pure ?

(Elle écoute).

...Votre voix m'encourage... et vos regards sont doux :

(Elle écoute encore).

Vous le dites : je suis l'élue ;
Je dois partir demain, terrible et résolue !
Je dois aux ennemis porter les premiers coups !
Je dois chasser l'Anglais de la terre de France,
Et secourir le roi Charles de mon bras fort,
Ignorer la défaite et créer l'espérance,
Croire à tout, contre tous, et sourire à la mort !

Oui, votre voix n'est pas une voix qui me prie
Et vous me révélez enfin l'ordre d'en haut !
Je partirai demain, - sans retour s'il le faut -,
Au nom du Ciel, avec la foi, pour la Patrie !

.....

Les saintes et l'archange ont disparu !
Plus rien !
Leur voix avec le chant des brises confondue
S'efface, et leur clarté divine s'est perdue
Dans un brouillard aérien !

Partout la solitude et presque le silence !...
Les cloches des tocsins n'ébranlent plus les airs,
Le bois lointain au vent humide se balance,

Et la Meuse à mes pieds roule avec violence,
Recouvrant de ses flots gonflés les prés déserts.

(Avec transport).

Ah ! je comprends, je sais ! je crois ! je suis heureuse !
Mon âme sûre et vigoureuse
Ne veut pas s'abîmer dans un vain souvenir !...
O chênes de nos bois ! ô mes claires fontaines,
Vos profondes douceurs me sont déjà lointaines.
Sur l'oubli du passé se dresse l'avenir !
Oui ! la France me veut et le Seigneur m'éclaire ;
C'est d'un Dieu juste et bon que me vient la colère ;
Ma foi va devenir une foi populaire,
Je rayonne déjà sur le pays vainqueur !
J'obéis à mes voix qui ne m'ont pas trompée !
Ma faible main frissonne et veut brandir l'épée ;
Si je suis à présent de nuit enveloppée,
La lumière de Dieu resplendit en mon cœur !

Cette poésie a été dite pour la première fois par Mlle Gerfaut, de l'Odéon,
aux matinées de Mme Adam, au Petit-Théâtre.

Publiée dans l'*Annuaire général des Vosges* 1896 par Léon Louis, p. 36-39.